

Cortés voyait avec inquiétude se manifester ces dispositions fâcheuses, qui tendaient à saper la base sur laquelle il comptait s'appuyer pour ses opérations ultérieures. Il employa pour raffermir la confiance ébranlée de ses gens tous les arguments qui se présentèrent à son esprit. Il leur rappela les bons offices qu'ils avaient uniformément reçus de la grande masse de la nation. Ils avaient, pour l'avenir, un gage suffisant de la fidélité des Tlascalans dans la haine invétérée que ceux-ci portaient aux Aztèques, haine dont les récents désastres n'avaient fait qu'accroître la violence. Si d'ailleurs on avait eu quelques mauvaises intentions à leur égard, on aurait profité de l'état de dénûment dans lequel ils se trouvaient naguère, et l'on n'aurait pas attendu qu'ils eussent réparé leurs forces et fussent en état d'opposer une résistance sérieuse (18).

Pendant que Cortés s'efforçait ainsi, avec un succès douteux, d'étouffer ses propres craintes et celles de ses compagnons, un incident survint qui mit heureusement un terme à cet état d'anxiété, en fixant d'une manière durable la nature des rapports qui devaient exister entre les Espagnols et les Tlascalans. Il est nécessaire, pour nous faire comprendre, que nous parlions de quelques événements qui s'étaient passés à Mexico depuis l'expulsion des Espagnols.

A la mort de Montézuma, son frère Cuiclahuac, seigneur d'Iztapalapan, fut choisi pour lui succéder, conformément aux usages qui réglaient la transmission de la couronne chez les Aztèques. C'était un prince actif, d'une grande expérience militaire, et propre, par l'énergie de son caractère, à raffermir la fortune chancelante de la monarchie. Il paraît avoir été, d'ailleurs, homme d'un goût libéral et même éclairé, à en juger par les magnifiques jardins qu'il avait remplis de productions exotiques, et qui excitèrent à un si haut degré l'admiration des Espagnols, dans sa ville d'Iztapalapan.

(18) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 15. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 14. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29.

Bien différent, sous ce rapport, de son prédécesseur, il détestait les hommes blancs; et tout porte à croire qu'il célébra son couronnement par le sacrifice d'un grand nombre de ses malheureux prisonniers. Du moment qu'il eut franchi le seuil des quartiers espagnols, où Cortés l'avait retenu, il se mit à la tête du mouvement patriotique de son peuple. Ce fut lui qui dirigea les attaques qui eurent lieu dans les rues de la capitale, et pendant la « nuit fatale; » enfin c'était à son instigation que des forces nombreuses s'étaient rassemblées pour disputer aux Espagnols le passage de la vallée d'Otumba (19).

Depuis l'évacuation de la capitale, il s'était activement occupé de réparer le mal qui avait été fait, — relevant les édifices et les maisons, construisant de nouveaux ponts, et mettant la ville dans le meilleur état de défense. Il avait aussi cherché à améliorer la discipline et l'armement de ses troupes. Il introduisit l'usage de la lance, et en fixant à l'extrémité de longues perches les lames des épées enlevées aux chrétiens, il en fit une arme qui devait être formidable contre la cavalerie. Il notifia à ses vassaux, proches et éloignés, qu'ils eussent à se tenir prêts à marcher au secours de la capitale, s'il était nécessaire; et, afin de mieux s'assurer de leur coopération, il les affranchit de quelques-unes des charges qui pesaient ordinairement sur eux. Mais ce prince était destiné à éprouver l'instabilité d'un gouvernement fondé sur la crainte et non sur l'affection. Les vassaux des environs de la vallée demeurèrent en général fidèles; quelques-uns, cependant, se tinrent à l'écart, incertains sur le parti qu'ils devaient prendre; tandis que d'autres, particulièrement ceux des provinces les plus éloignées, jugeant l'occasion favorable pour secouer le joug

(19) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 166. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, cap. 27-29.

Ou plutôt c'était (suivant le père Sahagun, qui commence son chapitre par cet éloquent exorde) « à l'instigation du grand diable, le capitaine de tous les diables, appelé Satan, qui réglait tout dans la Nouvelle-Espagne selon son bon plaisir avant la venue des Espagnols. »

qui les avait longtemps importunés, refusèrent formellement d'obéir aux ordres qui leur étaient transmis (20).

Les choses étaient en cet état, lorsque le gouvernement mexicain envoya une députation aux Tlascalans. Cette députation se composait de six nobles aztèques ; ils apportaient des présents, consistant en étoffes de coton, en sel et autres articles que, depuis plusieurs années, on était peu habitué à voir dans la république. Les chefs de l'état, surpris de cet acte extraordinaire de condescendance de la part de leurs anciens ennemis, assemblèrent le grand conseil, composé des principaux de la république, pour donner audience aux députés.

Les Aztèques exposèrent devant cette assemblée l'objet de leur mission. Ils invitèrent les Tlascalans à ensevelir dans l'oubli leurs griefs mutuels, et à faire alliance avec eux. Tous les peuples de l'Anahuac devaient se réunir et faire cause commune pour défendre leur pays contre les hommes blancs. Les Tlascalans attireraient infailliblement sur leurs têtes le courroux des dieux, s'ils continuaient à donner asile aux étrangers qui avaient profané leurs temples et détruit leurs images. S'ils comptaient sur l'appui et l'amitié de leurs hôtes, ils feraient bien de songer au sort de Mexico : cette ville, qui leur avait aussi donné l'hospitalité dans ses murs, avait été en retour inondée de sang et couverte de ruines. Ils les conjuraient donc, au nom de leur commune religion, de ne pas laisser échapper de leurs mains ces étrangers, mais de les sacrifier aux dieux, en expiation de leurs sacrilèges. Dans ce cas, ils leur offraient leur alliance, avec le rétablissement de relations commerciales qui rendraient à la république ces jouissances matérielles et tous ces objets de luxe dont elle était depuis si longtemps privée.

Les propositions des ambassadeurs produisirent des impressions diverses sur leur auditoire. Xicotencatl était d'avis qu'on

(20) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 12, cap. 19.

les acceptât sur-le-champ. Mieux valait, dit-il, se réunir à leurs alliés naturels, à ceux qui parlaient leur langue, qui avaient la même religion, les mêmes usages, que de se jeter dans les bras de ces farouches étrangers, qui n'adoraient d'autre dieu que l'or. Les jeunes guerriers, partageant l'enthousiasme de leur chef, appuyèrent bruyamment son opinion. Mais les chefs plus âgés, notamment un vieillard aveugle, père de Xicotencatl, l'un des quatre gouverneurs de la république (qui paraissent avoir été tous dans l'intérêt des Espagnols), et un autre d'entre eux, Maxixca, leur ami dévoué, exprimèrent avec force leur aversion pour l'alliance proposée. Les Aztèques, dit ce dernier, étaient toujours les mêmes, — ils avaient la langue dorée et le cœur faux. Ils offraient en ce moment leur amitié aux Tlascalans ; mais c'était la peur qui les faisait agir ainsi, et lorsque cette peur serait dissipée, ils redeviendraient leurs ennemis comme auparavant. N'était-ce pas ces ennemis insidieux qui avaient privé le pays de ces objets de première nécessité qu'on leur offrait aujourd'hui si généreusement ? — Si le peuple les possédait enfin, n'était-ce pas grâce aux hommes blancs ? Et c'étaient ces mêmes hommes blancs qu'on les engageait à sacrifier aux dieux ; — ces guerriers qui, après s'être battus pour les Tlascalans, venaient aujourd'hui se livrer avec confiance à leur hospitalité ! Mais les dieux abhorraient la perfidie. Leurs hôtes n'étaient-ils pas, d'ailleurs, les êtres dont la venue avait été depuis si longtemps prédite par les oracles ? Profitons de cette heureuse circonstance, dit-il, en faisant cause commune avec eux jusqu'à ce que nous ayons humilié notre orgueilleux ennemi.

Ce discours ayant provoqué une vive réplique de Xicotencatl, la colère du vieux chef l'emporta sur sa patience, et substituant la force aux arguments, il poussa, avec quelque violence, son jeune antagoniste hors de la salle du conseil. Un procédé aussi contraire au calme ordinaire d'une délibération indienne étonna l'assemblée. Mais, loin d'attirer des reproches à celui qui en était l'auteur, il eut pour effet d'imposer silence

à l'opposition. Les fougueux partisans de Xicotencatl eux-mêmes n'osèrent pas soutenir celui qui s'était attiré une telle marque de déplaisir et de dédain de la part du plus vénéré de leurs chefs. Son propre père le blâma hautement; et le jeune guerrier, dont le cœur patriotique avait mieux lu dans l'avenir que ses compatriotes, resta sans défenseur dans le conseil comme jadis sur le champ de bataille. L'alliance offerte par les Mexicains fut rejetée à l'unanimité; et les envoyés, craignant que le caractère sacré dont ils étaient revêtus ne fût pas une protection suffisante pour leur sûreté, s'échappèrent furtivement de la capitale (21).

Le résultat de cette conférence fut de la plus haute importance pour les Espagnols, qui, dans leur état d'affaiblissement, eussent été, selon toute probabilité, à la merci des Tlascalans, surtout s'ils avaient été pris à l'improviste. Dans tous les cas, l'union des Tlascalans et des Aztèques aurait décidé du sort de l'expédition; puisque, dans l'insuffisance de ses propres ressources, ce n'était qu'en divisant la population indienne, en exploitant habilement les rivalités et les haines des différentes tribus, en les armant enfin les unes contre les autres, que Cortés pouvait espérer d'atteindre le but de ses efforts.

(21) La délibération du conseil des Tlascalans est rapportée avec plus ou moins de détails, mais en substance de la même manière, par Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 29. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 12, cap. 14.

Voir aussi Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 139. Gomara, *Cronica*, cap. 111.

CHAPITRE VI.

GUERRE CONTRE LES TRIBUS DES ENVIRONS. — SUCCÈS DES ESPAGNOLS.

— MORT DE MAXIXCA. — ARRIVÉE DE RENFORTS.

— RETOUR TRIOMPHANT A TLASCALA.

1520.

Rassuré par le résultat de la délibération du conseil des Tlascalans, Cortés résolut d'entreprendre des opérations actives, comme le seul moyen de détruire l'esprit factieux et turbulent qu'une vie d'oisiveté tend nécessairement à développer. Il se proposa de diriger ses premiers efforts contre certaines tribus des environs, qui avaient attaqué ou tué des Espagnols voyageant isolément ou par petits détachements, sur la foi de leurs dispositions amicales. De ce nombre étaient les Tépéacans, peuplade souvent en guerre avec les Tlascalans, et qui avait récemment, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent chapitre, massacré douze Espagnols en route pour la capitale. Une expédition de ce genre ne pourrait qu'être agréable aux alliés, en même temps qu'elle relèverait la dignité du nom espagnol, fortement compromise aux yeux des naturels depuis les derniers revers.

Les Tépéacans formaient une tribu puissante, sortie de la même souche primitive que les Aztèques, à qui elle faisait hommage. Intimidée par les sanglantes défaites des Tlascalans, ses voisins, elle avait offert sa soumission aux Espagnols, lors de leur première invasion. Mais depuis les troubles de la capitale, elle avait reporté son hommage inconstant au trône des Aztèques. Tépéaca, qui n'est aujourd'hui qu'un petit village, était à l'époque de la conquête une cité florissante, située dans les plaines fertiles qui s'étendent au loin vers la base de l'Orizaba (1). La province renfermait plusieurs autres

(1) Le nom indien de cette capitale, *Tepejacac*, a été, ainsi que celui de